

PRÉMISSE :

Une cartographie philosophique de l'architecture

Les écrits de Manfredo Tafuri articulent une série de nœuds théoriques apparemment plus larges et distincts des problématiques architecturales telles qu'elles sont habituellement posées : la modernité, la technique, les langages, l'histoire. Tout au long de son œuvre, l'auteur construit un *champ théorique* à travers lequel il pose à l'architecture la question de sa catégorie de fond : le projet comme action subjective et ses marges de liberté effectives. De ce fait, on constate une extraordinaire cartographie philosophique de l'architecture dans ses écrits. Interroger le *hiatus* entre pratiques artistiques ou techniques et problèmes historico-politiques, voilà ce que Tafuri ressent comme urgence qu'il n'est plus possible de reporter, car elle concerne l'achèvement du cycle historique de la modernité. Le projet, la modernité, le discours architectural composent ainsi un *champ de tension* qu'il faut rendre productif à travers de nouvelles connaissances :

Il s'agit – écrit Tafuri – de passer outre les symptômes du malaise de l'architecture la plus récente, de ne pas prêter l'oreille aux jubilantes professions de foi, de ne pas tourner trop rapidement le dos aux fastidieux et assourdissants bourdonnements, d'immerger, en définitive, ce que la *res aedificatoria* dit d'elle-même dans ce qu'elle ne peut pas dire, ou dans ce que notre langage-même peine à dire. Pour aborder le débat sur la modernité, il est nécessaire de lever le voile opaque posé sur ces questions par les bavardages d'occasion, les désolantes simplifications fournies par les *opinion-makers* ou par ceux qui se préoccupent d'exorciser l'inquiétude en déballant en flux continu de comestibles *solutions*¹.

Faute d'en passer par cette interrogation radicale, qui en appelle aux *limites de notre langage même*, l'architecture sombre dans de désolantes simplifications : les œuvres construites ne trouvent alors de justification que par leur aspect esthétique, stylistique ou poétique. Mais les appels à l'*autonomie formelle retrouvée* de la discipline camouflent en réalité l'incapacité de la culture architecturale à interroger les questions historiques qui en déterminent les langages et les discours, les formes du faire, tout comme les conditions de production, de circulation et de consommation.

1. TAFURI M., *Storia dell'architettura italiana. 1944-1985*, Turin, Einaudi, 2002, p. XX.

Selon Jean-Louis Cohen, *l'auto-affirmation d'autonomie* que l'on a désormais l'habitude de brandir depuis le tournant postmoderniste, comme s'il s'agissait d'une libération, reflète en vérité un élément spécifique de la culture architecturale contemporaine : comme par réaction à l'hyper-politisation du cycle 1968-1977, dit Cohen, tout au long des années 1980 et 1990, l'architecture s'est progressivement enfermée dans le refus d'analyser rigoureusement la nature politique du *projet*. Les études consacrées à Manfredo Tafuri sont précisément, selon Cohen, un exemple de cette *élision* aussi surprenante que systématique de la dimension politique².

En effet, dans les recherches plus récentes, il subsiste peu de choses du marxiste apocalyptique³ animé par un puritanisme révolutionnaire⁴, du théoricien de l'idéologie⁵, ou du plus important critique de gauche de l'histoire de l'architecture⁶, comme il a été souvent décrit. Aujourd'hui, la récupération *académique* a, plus ou moins consciemment, *refoulé* la question de l'*engagement politique* de Manfredo Tafuri⁷. C'est ainsi qu'un Tafuri hagiographique et édulcoré, totalement inoffensif ou mal compris, fait surface.

C'est ainsi qu'on lit que Tafuri, par rapport à d'autres maîtres de sa génération, a essentiellement élaboré dans des termes plus rigoureux et plus spécifiques les bases théoriques de l'histoire de l'architecture⁸. Un Tafuri constructeur, donc, de la discipline académique appelée « histoire » dans les écoles d'architecture. Un Tafuri qui, dit-on, oppose l'éducation de l'architecte à sa pratique⁹; ou dans le meilleur des cas, un Tafuri historien-critique¹⁰ qui enseigne à « résister dans ce qui est problématique, en continuant à questionner, en ne donnant rien pour simplement

2. COHEN J. L., « Scholarship or politics? Architectural History and the risks of autonomy », in *Journal of the Society of the Architectural Historians*, 67, 3, 2008, p. 325-329; voir aussi COHEN J. L., *La Coupure entre architectes et intellectuels, ou les enseignements de l'Italophilie*, Bruxelles, Mardaga, 2015.

3. HAYS K. M., « Tafuri's Ghost », in *Being Manfredo Tafuri. Wickedness, anxiety, disenchantment*, numéro spéciale de *ANY*, 25-26, 2000, p. 36-41.

4. LLORENS T., « Manfredo Tafuri : Neo-Avant-Garde and History », in *AD*, 51, 6-7, 1981, p. 83-95.

5. DUNSTER D., « Critique : Tafuri's Architecture & Utopia », in *AD*, 3, 1977, p. 204-212.

6. MAXWELL R., « Tafuri/Culot/Krier. The role of Ideology », in *AD*, 3, 1977, p. 187-188.

7. COHEN J. L., « Scholarship or politics? », *art. cit.*, p. 325-326.

8. LEACH A., *Manfredo Tafuri : Choosing History*, A&S books, Gent, 2007.

9. HOEKSTRA T. R., *Building versus Bildung. Manfredo Tafuri and the construction of a historical discipline*, Groningen, RuG, 2005.

10. BIRAGHI M., *Progetto di crisi. Manfredo Tafuri e l'architettura contemporanea*, Milan, Marinotti, 2005.

passé, ou pour simplement présent. Et sans aucune concession à de trop fascinantes actualités¹¹ ». L'œuvre de Tafuri, se trouve ainsi fondamentalement réduite à une historiographie. Ces approches ont pour conséquence de redoubler la *mauvaise autonomie* disciplinaire dénoncée par Cohen : à la prétention d'autonomie formelle de l'architecture, que Tafuri récusait résolument, l'on oppose l'autonomie de l'histoire et le point de vue absolu de l'historien. Ainsi le corps de l'analyse est non seulement mutilé, mais également méprisé, et de la réflexion historiographique de Tafuri ne subsiste bien peu de choses : quelle historiographie pouvait encore soutenir, entre les années 1970 et les années 1990, cette prétention à l'absolu et à l'autonomie ?

Loin de là : chaque page écrite par Tafuri – assidu lecteur de Max Weber – est un appel désespéré à la rigueur critique, faite de précieuses précautions, du goût du détail, d'appels à considérer les analyses comme étant toujours situées et partielles, provisoires et réfutables ; d'invitations, y compris explicites, à polémiquer, à critiquer, à reprendre toujours la recherche, par définition *interminable*¹². Les analyses de Tafuri s'attachent de manière constante à identifier et à faire apparaître les limites du point de vue de celui qui écrit. En cela, leur unique prétention est d'être considérées pour ce qu'elles sont : des « techniques qui ne déchiffrent qu'en dissimulant les traces d'*homicides* perpétrés plus ou moins consciemment¹³ ». Déchiffrer c'est donc toujours dissimuler, mais toujours en laissant un *corps du délit*, qu'il faut constamment questionner.

Pour Tafuri, l'historien fait partie du système qu'il étudie, c'est pourquoi la réflexion sur lui-même en tant qu'auteur – lorsqu'il est capable d'énoncer et de mettre à l'épreuve ses présupposés théoriques – est implicite à la réflexion sur les contextes et les objets de la recherche. Dit autrement, elle est une dimension indispensable au texte historico-critique. La méthode de Manfredo Tafuri, par conséquent, accumule toutes les données acquises peu à peu par la recherche, sans toutefois jamais les interpréter de manière unilatérale. Cette méthode, qui met en jeu à la fois le chercheur et son objet, ne permet donc pas de se concentrer sur des problèmes généraux tels que les correspondances magiques avec des micro-histoires de vie personnelle¹⁴.

11. *Ibid.*, p. 317.

12. TAFURI M., « Le « projet » historique », in *AMC*, 54-55, 1981, p. 143.

13. TAFURI M., *La Sfera e il labirinto. Avanguardia e architettura da Piranesi agli anni '70*, Turin, Einaudi, 1980, p. 13.

14. Hypothèse avancée par Andrew Leach, qui insiste sur le rôle des trois cycles de psychanalyse auquel s'est soumis Tafuri au cours de sa vie pour en faire dériver ensuite

Des premières œuvres jusqu'aux dernières, on peut identifier au centre de l'analyse de Tafuri «non pas des objets – ou simplement des histoires de *sujets* – mais des contextes¹⁵». Chaque détail est une *trace* qu'il s'agit d'interroger «comme un témoin appelé à déposer à propos des rôles assignés par les mentalités de l'époque à laquelle il appartient, de sa signification économique, de sa fonction publique, des modes de production qui lui sont incorporés, des structures de représentation (= des idéologies) qui le conditionnent ou dont il est l'énonciateur autonome¹⁶».

L'histoire de Tafuri ne sert donc qu'à briser, à faire exploser les certitudes sur lesquelles nous construisons nos *bibliothèques imaginaires*, les *pierres* qui servent de digues à nos choix. Mais chaque fois qu'elle y parvient, la critique court le risque de présenter le visage d'une quelconque «vérité». Tafuri a toujours refusé cette issue. Il n'y a pas d'autonomie absolue de l'architecture. On peut d'autant moins penser à une autonomie de l'histoire. L'histoire (comme l'architecture) *est déterminée et déterminante* : «déterminée – écrit Tafuri – par ses traditions mêmes, par les objets qu'elle analyse, par les méthodes qu'elle adopte; elle détermine les transformations d'elle-même et du réel qu'elle déconstruit¹⁷». L'intellectuel travaille *dans* le monde et cherche à y construire ses marges de liberté : aussi bien dans la fonction de concepteur de projet que dans celle de critique-théoricien.

Mais, est-il possible, à strictement parler, de qualifier de «livres d'histoire» les œuvres de Tafuri? La réponse n'a rien d'évident. À bien y regarder, il s'agit plutôt de dispositifs complexes et articulés qui mêlent des données culturelles et des indices, de la philologie et de l'épistémologie, des arguments philosophiques et un puissant sous-texte politique, qui forment une grille de lecture aux œuvres architecturales, toujours comprises comme partie intégrante d'une *grande culture*.

une analyse complète de sa trajectoire théorique. Leach croit pouvoir confirmer sa conjecture en invoquant les lectures philosophiques de jeunesse de Tafuri, principalement phénoménologiques et existentialistes, pour reconstruire un parcours linéaire qui l'aurait mené du thème, typiquement sartrien du *choix et de la responsabilité*, à la phénoménologie de Husserl puis à la pensée de Heidegger, et enfin à la découverte avec Franco Rella de la *critique freudienne* : comme s'il s'agissait d'appliquer à l'histoire générale des mentalités et des arts la méthode éprouvée sur le divan de l'analyste. Cf. LEACH A., *Manfredo Tafuri: Choosing History*, A&S books, Gent, 2007.

15. TAFURI M., *L'armonia e i conflitti. La chiesa di San Francesco della Vigna nella Venezia del '500*, Turin, Einaudi, 1983, p. 7.

16. *Ibidem*.

17. *Ibid.*, p. 5.

Tafuri lui-même a prévenu à différentes reprises que sa méthode, qui part toujours de données qu'on peut référer à l'histoire de l'art ou à l'histoire de l'architecture, tend à mettre en débat les distinctions disciplinaires habituelles et les spécialisations traditionnelles. En ce sens, Fredric Jameson¹⁸ a défini Tafuri comme un *critique de la culture*, dont l'analyse porte essentiellement sur les modalités selon lesquelles les rapports sociaux colonisent aussi bien le présent vécu, la reconstruction du passé et les projections, inévitables, dans le futur. Pour Jameson il faudrait en toute rigueur considérer Tafuri comme un précurseur des *Cultural Studies* plutôt que comme un historien au sens strict. On retrouve le même constat chez Daniel Sherer, selon lequel Tafuri reconstruit des métalangages qui traversent obliquement les formes architecturales, et déterminent ainsi leur organisation et leur potentiel expressif. Il s'agit donc, pour Sherer, d'une *Kulturgeschichte*, capable d'identifier une fois sur l'autre, l'*épistémè* à l'intérieur de laquelle apparaissent des structures linguistiques spécifiques et des moments d'émancipation¹⁹.

L'architecture, pour Tafuri, est toujours *interne* à la trame historique. De là vient la nécessité d'enquêter sur les conditions spécifiques, matérielles et culturelles, les conflits et les oppositions dans lesquelles l'architecture définit ses espaces d'intervention et sa liberté créatrice. Comment peut-on comprendre les édifices de la Renaissance si l'on ignore la trame de relations qui unit et fait entrer en collision les mentalités des princes, les interventions sur les cités et les positions respectives des architectes²⁰? Comment peut-on saisir l'exception urbaine qu'est la Venise du *cinquecento* sans analyser le rapport entre la pensée religieuse, le développement scientifique, le gouvernement de la Sérénissime et la pratique du projet²¹? Et encore, différemment : comment peut-on penser écrire sur les avant-gardes historiques et sur le Mouvement Moderne sans définir le centre nerveux contradictoire qui sépare et unit tout à la fois l'architecture et le développement capitaliste? Voilà les questions que Manfredo Tafuri a posées à son présent inquiet.

18. Voir DAY G., « Manfredo Tafuri, Fredric Jameson and the Contestation of Political Memory », in *Historical Materialism*, 20.1, 2012, p. 31-77.

19. SHERER D., « Tafuri's Renaissance: Architecture, Representation, Transgression », in *Assemblage*, 28, 1995, p. 34-45.

20. Cf. le sous-titre du dernier livre *Rinascimento. Principi, città, architetti*, Turin, Einaudi, 1992.

21. TAFURI M., *Venezia e il Rinascimento. Religione, Scienza e Architettura*, Turin, Einaudi, 1985.

En ce sens, nous disons que le *projet historique* de Manfredo Tafuri est une construction théorique et politiquement orientée qui porte à l'excès l'idée selon laquelle une *bonne histoire* ouvre et multiplie les questions et les problèmes et n'en résout aucun. Toujours avec l'obsédante conviction d'éviter tout fétichisme, toute monumentalisation de son propre discours intellectuel, toute réduction d'un canon interprétatif qui, comme tel, empêcherait la recherche plutôt que d'y concourir. Au cœur de cette interrogation ouverte, demeure la question du projet et ses formes rationnelles : projet d'architecture, certes, mais saisi avant tout dans son impact politique.

Récemment, Gail Day, Pier Vittorio Aureli et Felice Mometti²² ont proposé une première – et plus pertinente – *re-contextualisation* du travail de Tafuri, au cours de laquelle ils ont en partie identifié les différentes revues et les débats au sein desquels s'est formé cet extraordinaire questionnement de l'architecture : et en premier lieu l'aventure de *Contropiano. Materiali Marxisti*. En effet, l'œuvre de Tafuri reste littéralement « illisible » si l'on ne reconstruit pas son contexte philosophique et politique de départ, et notamment le débat des années 1960 et 1970 autour de l'opéraïsme italien, et de son dépassement ou de sa crise, qui eut lieu justement autour de la revue *Contropiano*. C'est à partir de là que Tafuri a commencé à fourbir ses instruments critiques.

Tafuri porte la polémique sur deux fronts : contre les maîtres du modernisme, qui croyaient en un « mythe bourgeois, en une réforme sociale – démocrate [...], en une planification de centre-gauche²³ », avec une référence particulière au contexte italien des années 1960 et 1970 ; contre les postmodernes et contre l'architecture radicale d'après 1968, auxquels Tafuri reprochera fondamentalement de renoncer à l'architecture pour se replier sur le *design* et sur la propagande ou sur de futiles inventions subjectives. Selon Tafuri, ni les uns ni les autres ne sont enclins à analyser leur profession et leur savoir comme étant partie intégrante d'un système de production spécifique ; y compris ceux qui, comme c'est le cas d'Aldo Rossi, ne sont certainement pas dépourvus d'instruments d'analyse raffinés : que sont ces

22. DAY G., « Strategies in the metropolitan Merz. Manfredo Tafuri and Italian workerism », in *Radical Philosophy*, 133, September/October 2005, p. 26-38 ; AURELI P. V., *The project of Autonomy. Politics and Architecture within and against capitalism*, Princeton University Press, New York, 2008 et AURELI P. V., « Recontextualizing Tafuri's critique of Ideology », in *Log*, 18, 2010, p. 89-100 ; MOMETTI F., « Ideologia come architettura. Manfredo Tafuri e la storia critica », in *Scienza e Politica*, 47, 2012, p. 107-133.

23. SAGGIO A., « Il Progetto Storico di Manfredo Tafuri », in *Domus*, n° 773, juillet-août 1995, in 'Il pendolo di Tafuri' : <http://www.citicord.uniroma1.it>

projets sinon une tentative, à travers des modèles, des archétypes, des figures de référence, d'affranchir « le discours architectural de toute fuite vers le réel, de toute irruption du hasard et de l'empirie dans le système tout structuré des signes²⁴ » ?

Une architecture, celle de Rossi, qui fait de l'artifice son domaine d'existence propre et qui se protège *du monde*, pour verser ensuite dans un imaginaire infantile – *le poète à la fenêtre* qui est au centre de la *Città analoga* – capable de conjurer la condamnation de l'architecture vouée à l'aphasie et au silence. Ne restent plus que les *signes*, les graphes : le triangle, le cube, le cône. Archétypes de formes. Ou, à la limite, ne restent plus que les *dessins*. Encore une fois : Tafuri refuse toute simplification. Cette évolution – de l'architecture au dessin, de la construction à l'archétype graphique, de l'engagement militant à l'imaginaire enfantin et irresponsable du poète – peut cependant devenir un objet d'analyse, car elle nous parle du statut du projet contemporain. « Rossi – affirme Tafuri en 1976 – ne produit pas d'architecture, de manière simpliste on pourrait penser qu'il est en dehors de la production. Ce n'est pas vrai, car il alimente d'autres cercles d'information [...] qui est production²⁵ ».

Mais l'analyse est difficile, dure, tragique. Pour Antonino Saggio, chaque livre de Tafuri est marqué jusque dans son titre par le constat d'une difficulté, par le sentiment d'une aporie : *Teorie e storia, Progetto e Utopia, Soggetto e maschera, Sfera e labirinto, Armonia e conflitti*²⁶. La difficulté pour Tafuri résidait dans l'impossible conciliation entre son urgence de critiquer le discours architectural et la faiblesse de la culture des architectes. Contre toute rhétorique, l'architecture comme champ culturel, historiquement déterminé, capable en quelque façon d'incarner l'une des dimensions possibles du rapport entre le travail intellectuel et la structure des modes de production, requiert une étude claire, spécifique, consciente. En resituant l'architecture sur le double socle de la pratique (c'est-à-dire les rapports de production) et de la théorie (c'est-à-dire en la considérant en tant que travail intellectuel) Tafuri tente de construire une singulière *généalogie* de la culture architecturale moderne. Tout son enseignement est consacré à cette tâche : non pas à la recherche du *sens* du travail architectural, mais à l'analyse du « destin d'une discipline²⁷ ». À la limite : à la disparition du « problème architecture²⁸ ».

24. TAFURI M., *La Sfera e il labirinto. Avanguardie e architettura da Piranesi agli anni '70*, Turin, Einaudi, 1980, p. 331.

25. VERY F., « Entretien avec Manfredo Tafuri », in *AMC*, 39, 1976, p. 65.

26. SAGGIO A., « Il Progetto Storico di Manfredo Tafuri », *art. cit.*, *supra* note 24.

27. Cf. VERY F., « Entretien avec Manfredo Tafuri », *cit.*, p. 65.

28. *Ibid.*